

Le Cateau

Bulletin des Évacués

Nos Morts.

Emile Moreau, 25^e chasseurs à pied, tué aux Eparges par une torpille aérienne, le 27 mars 1915..

Emile Caffiaux. — Prisonnier en Allemagne, interné en Suisse, rapatrié à Lyon le 19 juillet 1917, y est décédé à l'Hôtel-Dieu le 26 juillet, par une crise suraigüe d'appendicite consécutive au changement de climat et à la fatigue du voyage. Ses funérailles eurent lieu le 28 : son épouse et ses deux enfants étaient présents, escortés par un groupe de convalescents et une délégation des Dames du Souvenir du soldat rapatrié ; une garde d'honneur formait la haie de chaque côté du corbillard. M. le Président de la Croix-Rouge prit la parole pour s'associer à la douleur de la famille si éprouvée et rendre hommage à celui qui était venu mourir sur la terre de France après trois ans d'exil.

Le Cateau. — *Albertine Vézin*, 3 ans, décédée le 23 juin par suite d'une chute dans l'eau bouillante. — *Mme Vézin*, mère, 66 ans, décédée le 3 juillet, rue des Hurées.

Nos Soldats.

Albert Legrand, a été blessé aux jambes, aux bras et aux mains le 25 août au Mort-Homme ; soigné à l'hôpital de Troyes.

Gaston Telliez et *Camille Bodez*, du même régiment ont été également blessés le même jour.

Alphonse Vézin, a été blessé le 3 juillet à Outreau par obus de 220.

Louis Grassart, a passé le mois d'août à l'hôpital de Salonique pour fièvres : va bien.

— *Camille Direz*. — Citation à l'ordre de la Brigade : « Soldat d'élite très courageux, ayant fait la Somme, l'Aisne et la Belgique, s'est dévoué à faire des liaisons très difficiles sous de violents feux de barrage. »

Nos Cinq Brisques.

Edouard Gavéraiaux. — Dès le 2 août 1914, affecté à la défense du camp retranché de Verdun au fort du bois Bourru. — 1^{er} avril 1915, Bras, ferme de Soupleville, Abaucourt, Dieppe près de Vaux jusqu'à 1916. — Bataille de Verdun : « J'ai fait la cuisine pour mes camarades pendant un bombardement de 78 heures : nous avons tous cru périr dans les caves. » — Août 1916, la Champagne, la main de Massiges. — Décembre 1916, Verdun, la rive droite de la Meuse. — « Depuis 37 mois, je suis combattant, je n'ai jamais eu de repos, jamais malade ni évacué ; j'ai 40 ans : j'ai toujours eu du courage et confiance en Dieu pour notre pays et pour la France. »

Nouvelles.

Thérèse Décamp-Lancian, née le 16 août 1917 à Saint-Martin, près d'Autun, baptisée le même jour en l'église de Saint-Pantaléon.

Gaston Bourgoin, a reçu son Certificat d'études primaires le 12 juillet à Meaux.

Hélène Bourgoin, a été admise au brevet élémentaire le 23 juillet à Château-Thierry.

M^{me} Germaine Mutin est professeur à l'institution Sainte-Marie, Lons-le-Saulnier.

On désire des nouvelles de M. Mathieu Dubuisson, carrossier à Landrecies.

Adresses des Catésiens.

Dunkerque. — Ch. Gavériaux, 62^e artillerie, D. C. A.

Lyon. — G. Dehaussy, étudiant en pharmacie, Hôpital militaire Villemanzy.

Vincennes. — Gaston Vallez, 6^e dragons.

Bordeaux. — Albert Vézin, 3^e groupe d'aviation, 1^{re} compagnie.

Marseille, Bureau Central Naval. — Léon Lanniaux, canonnier, contre-torpilleur Sape.

Paris, B. C. M. — Victor Lacomblez, 83^e artillerie lourde, 4^e groupe, train régimentaire.

Gustave Odio, maréchal-des-logis-chef, A. L. G. P. convois autos.

Julien Delattre, 234^e infanterie, 21^e compagnie.

Gaston Gabet, 1^{er} léger, 2^e compagnie, 6^e G. B. I.

Pierre Galliègue, 9^e régiment de marche des zouaves, 11^e compagnie.

F. Hurtebisse, 1^{er} artillerie, 2^e batterie.

Julien Legrand, 412^e infanterie, 5^e compagnie.

Eloi Bouvelle, trompette, 11^e artillerie, 121^e batterie de 240.

Raymond Vérin, 122^e infanterie, 34^e compagnie.

Arthur Maniette, 150^e infanterie, 6^e compagnie.

Boulogne-sur-Seine. — L. Vermeersch-Pertiaux, 6, rue des Fossés Saint-Denis.

Rouen. — M^{me} Colpin, 1, rue de l'Écureuil.

Meaux. — M^{me} Bourgoin, 9, rue des Fusiliers.

Seine-et-Marne. — Arthur Datel, jardinier-chef, château de Beauvoir, par Verneuil-l'Etang.

Seine. — *Saint-Maur-les-Fossés.* — M^{me} M. Lecocq, chez M^{me} Poitevin, 3, avenue Louise.

Oise. — *Mouy.* — M^{me} Veuve Emile Caffiaux, chez M^{me} Gabet, 15, rue de la Gare.

Paris. — Théophile Vollez, 25, rue du Moulinet, (XIII^e).

LES ALLEMANDS A ERCHIN

J'ai eu le bonheur dernièrement d'aller passer quelques jours au sein de ma famille rapatriée. Pendant trois ans ce fut la hantise du Boche à tel point que maintenant encore, dans un moment de distraction, je les voyais parfois tourner la tête vivement et inspecter l'horizon comme sous la menace d'un danger permanent.

Les Allemands à Erchin nous offrent un spécimen de leur façon d'agir à la campagne. Leurs vexations y sont plus fréquentes et plus pénibles parce que chaque foyer cultive au moins quelques champs pour produire les denrées de première nécessité, objet principal des convoitises ennemis; en outre le bétail est entouré d'une sollicitude incessante car c'est un capital qui, pour être constitué exige de l'argent, des soins et présente de grands risques : or tout cela est enlevé subitement par l'ennemi sur présentation de bons de réquisition dont le remboursement est très problématique et qui n'ont aucune valeur pour procurer de quoi vivre immédiatement. Les granges, écuries et étables sont envahies par les chevaux et soldats, les maisons d'habitation servent pour le cantonnement et la cuisine des troupes. Un fermier, que vingt ans de labeur avaient rendu très prospère, s'est vu ainsi graduellement dépouillé; à la fin, pour tout bien, il lui restait un chat : « Nous lui laisserons la terre sous ses pieds, le ciel sur sa tête et ses deux yeux pour pleurer! » La sinistre plaisanterie boche se réalisa.

Jusqu'en octobre 1914, Erchin ne connut que quelques visites de patrouilles allemandes : l'ennemi s'appuyait principalement sur Valenciennes, Bouchain et Cambrai, c'est-à-dire le long de l'Escaut, et ne s'aventurait pas trop vers Douai (Erchin est aux deux tiers de la distance entre Bouchain et Douai). Quelques escarmouches de goumiers et uhlans eurent lieu mais sans conséquences. Toute la région de l'Ostrevent était pour ainsi dire mitoyenne aux deux armées française et allemande.

La troupe d'occupation arriva de Cambrai le 30 septembre, allant du sud vers le nord, vers Douai ; les français et les anglais résistèrent de leur mieux : c'était le prélude de la fameuse « Course à la mer. »

Il n'y eut de pillage proprement dit qu'au château de M. Bavière, mais les réquisitions, bien que faites sans violences, épisèrent vite toutes les ressources. — Le 17 octobre, 17 civils furent emmenés en Allemagne, et une contribution de 20.000 fr. fut exigée : on ne put payer que 6.000 fr. (Erchin compte un peu plus de 600 habitants). En novembre il fallut fournir un millier de bouteilles de vin et 50 vaches. Quinze grands charriots, avec attelages et conducteurs, durent aller près du front pour ramener des cadavres vers l'intérieur.—Février 1915, la commune commença à payer une taxe de 10 fr. par jour par officier hébergé. C'est alors qu'eut été organisé le système des perquisitions régulières, sous la direction de l'interprète Matto : ce dernier avait habité Paris et affichait une arrogance éccœurante : « Nous sommes la race la plus civilisée, une race invincible! » aimait-il à répéter;

toutefois un bon dîner le rendait très conciliant. C'est alors aussi que les habitants organisèrent le système des contre-perquisitions, c'est-à-dire de frauder pour reprendre le plus possible des choses qui leur étaient volées, tant pour rentrer en possession d'un bien légitime que pour avoir de quoi vivre. Ce fut le commencement d'une existence mouvementée, anxieuse, pleine de périls, pour sauver des griffes boches ce qui avait coûté tant de fatigues et de sueurs. Les travaux agricoles étaient exécutés par les effectifs du train des équipages les jours où ils n'allait pas ravitailler le front; ils s'emparaient des instruments aratoires dont ils avaient besoin sans se soucier de les ramener à leurs propriétaires, de sorte que ces derniers ne les reprenaient qu'à grand'peine et en cachette. De même, les officiers faisaient transporter dans leurs chambres le mobilier qui leur plaisait, et aussitôt qu'ils quittaient le pays, chacun courait de côté et d'autre pour retrouver et réintégrer ses meubles. — Les céréales récoltées étaient mises en meules dans les champs : on les rentrait chez soi, on les battait en secret, par exemple en frappant les épis sur les barreaux d'une échelle. Les meules étant insuffisamment couvertes, la pluie faisait germer le grain : c'était le « *blé kapout*; » on se faisait autoriser par la Kommandatur pour aller recueillir du *blé kapout* pour la volaille, mais on avait soin de ramasser surtout le bon grain. Après le battage des céréales le grain était étendu dans de vastes greniers : on expliquait au Kommandant que ce grain devait être retourné de temps en temps pour ne pas s'échauffer; ceux qui s'acquittaient de ce travail ne s'en retournaient pas les poches vides; une freinte très appréciable résultait toujours de cette opération. — Cette réserve de blé fraudé, quelles cachettes il fallait inventer pour qu'elle échappât aux perquisitions! Même chose pour les pommes de terre; on les dissimulait jusque sous la paillasse du lit des soldats allemands, puis la patrouille disparue, il fallait vite remettre les choses en leur état normal. — Pour manger du pain blanc, il fallait broyer le blé dans des moulins à café et effectuer la cuisson durant la nuit pour que le lendemain au réveil, il n'y ait plus traces de rien.

Des subterfuges analogues devaient être répétés pour toutes les denrées commerciales, et cela durant plus de trois ans!! Il est difficile d'apprécier l'horreur d'une telle situation; on ne peut y songer sans ressentir une sorte de vertige, et l'on comprend que nos rapatriés aient une vraie hantise du Boche.

En décembre 1916, une colonne de 200 russes prisonniers fut amenée dans un camp situé près de la fosse Saint-Roch, des mines d'Azincourt : ils étaient très malheureux et fort brutalisés; on les occupait à la construction de nouvelles voies ferrées à Monchecourt. Les civils étaient quelquefois autorisés à leur porter des vivres et des secours de toutes sortes; le chauffage de leurs baraquements était aux frais de la commune d'Erchin. Ils y sont restés jusqu'en avril 1917.

La commune devait payer les journées des hommes réquisitionnés pour les travaux de culture et de battage des céréales. Tout le monde est astreint aux corvées : même les fillettes âgées de 10 ans allaient sarcler les champs sous le commandement d'un caporal allemand ou balayer les rues.

Depuis août 1917, la commune doit payer une contribution mensuelle de 10.000 francs en bons communaux. C'est la ruine, l'anéantissement total : *là où passe le cheval d'Attila l'herbe ne pousse plus.*

Je ne mentionne, à dessein, que les vexations d'ordre général : les persécutions contre les personnes en particulier ont un caractère bien plus tragique ; seules les victimes en ont compris toute l'horreur. Ce martyre de trois ans ne peut être récompensé et vengé que par Dieu : c'est à sa Providence paternelle que se confient nos populations envahies dont la religion va de pair avec le patriotisme.

Le ravitaillement hispano-américain était organisé à Erchin comme partout ailleurs ; les prix étaient très modérés mais la quantité de denrées disponibles très inférieure aux réclamations des estomacs. Il fallait surtout du pain blanc et de la bière, et pour les fabriquer un élément manquait totalement : la levure. Voici brièvement le procédé employé, il vaut la peine d'être noté.

Levure. — 1) Faire bouillir durant 1/2 heure 60 grammes de houblon dans 4 litres d'eau ; — 2) refroidir à environ 32° (température du corps humain), passer, ajouter 1 livre de farine, 1/2 livre de sucre roux, 1 pincée de sel ; — 3) placer cette bouillie durant 2 jours dans une atmosphère chaude (cuisine), et remuer souvent ; — 4) cuire à l'eau 3 livres de pommes de terre pelées, égouter et passer ; — 5) mélanger cette purée à la bouillie de houblon, remuer souvent durant 1 jour dans une atmosphère chaude : la fermentation a lieu ; (Nota : les ustensiles doivent être en terre vernissée ou en émail et la louche en bois) ; — 6) Mettre en bouteilles, bouchées légèrement à cause d'un reste de fermentation et placées debout dans la cave (il est prudent de garnir le bouchon d'un peu de ficelle qui l'empêche de tomber). — Cette levure se conserve très longtemps ; la dose est d'un verre à bière pour un pain ; la fermentation est lente : il faut délayer la pâte le soir, la bien protéger contre le froid et mettre au four le lendemain matin.

Bière. — Pour fabriquer environ 30 litres de bière : — 1) prendre à peu près 5 litres de scourgeon, le laver, le mettre roussir au four ; — 2) vers 4 heures du soir le faire bouillir 1/2 heure dans 30 litres d'eau et le placer sur le côté du feu jusqu'au lendemain matin (le grain dépose) ; — 3) faire bouillir 1/4 d'heure 100 grammes de houblon dans 4 litres d'eau et passer sur 3 livres de sucre jusqu'à ce qu'il soit fondu ; — 4) verser dans un tonneau le bouillon de grain, la tisane de houblon et 1 litre de la levure citée précédemment (si l'on dispose de levure pressée en brique 1/4 de livre suffit) ; température 32° ; — 5) laisser la bonde ouverte pendant la fermentation (éviter le froid) ; — 6) après quelques jours de repos on boit une bière d'excellente qualité.

Au mois d'avril 1917, toute la population d'Erchin, à l'exception des ouvriers mineurs reçut l'ordre de se préparer pour être évacuée en Belgique : personne ne songea à regretter son foyer car on y avait trop souffert, les troupes allemandes en occupaient jusqu'aux moindres recoins et surtout c'était l'acheminement vers la France libre et riche. Toutefois les privations et les épreuves bien dures n'étaient pas terminées. — Au jour dit, on entassa les colis et paquets sur des brouettes, derniers véhicules que l'on devait abandonner en

arrivant à la gare de Cantin, située à près de quatre kilomètres ; c'était un spectacle navrant de voir femmes et jeunes filles en leurs plus beaux habits et en chapeaux transporter sur de vulgaires broulettes toute leur fortune, quelques ballots de linge : on ne regardait pas ce qu'on laissait derrière entre les mains des ennemis, le patrimoine acquis par de longues années de travail acharné et d'économies strictes : on se sentait au seuil de la délivrance et cette impression étouffait tous les regrets.

Selon les prescriptions officielles, tout le monde occupa pour 7 heures du matin les fourgons à bestiaux d'un immense train affecté au transport de plusieurs villages et traîné par deux locomotives, une à l'avant et l'autre à l'arrière. Mais le départ n'eut lieu qu'à 7 heures du soir : toute la journée fut donc passée dans une attente d'autant plus pénible que les avions anglais survolaient la région et auraient pu bombarder la gare et le convoi. Enfin le train se mit en route avec une lenteur extrême, de fréquents arrêts accompagnés d'une bousculade violente par suite de l'attelage défectueux et du mouvement inégal des locomotives ; beaucoup de personnes se blessèrent gravement et durent ensuite subir des opérations de tumeurs produites par ces chocs brusques. Les malades et les vieillards arrivèrent en Belgique exténués et la plupart moururent dans les jours qui suivirent.

Pour ce qui concerne le séjour en Belgique, je me borne à donner le tarif des denrées. — Farine, 10 francs le kilog. ; blé, 300 fr. les 100 kilos ; beurre, 25 fr. le kilo ; œufs, 0 fr. 65 pièce ; café, 40 ou 50 fr. le kilo ; étoffe ordinaire, 50 et 60 fr. le mètre ; chaussures de dames, 120 fr. la paire ; riz, 5 fr. la livre (pour les amis) ; porc, 14 fr. le kilo vivant ; bœuf de boucherie, 11 fr. le kilo ; lait naturel, 0 fr. 60 le litre, turbiné, 0 fr. 30 ; pommes tombées non mûres, 0 fr. 60 le kilo ; pelures de pommes de terre, 0 fr. 30 le kilo.

Au bout de trois mois passés près de Bruxelles il fut enfin question du rapatriement en France ; alors encore il y eut des déceptions affreuses, car l'avant-veille du départ une liste de quarante jeunes filles retenues pour les travaux fut publiée et elles durent rester là-bas tandis que leurs parents étaient forcés de se séparer d'elles.

L'aspect de l'Allemagne est lamentable : désert et ruine. On ne voit plus ni chevaux dans les champs, ni bestiaux dans les pâturages ; les récoltes sont d'une pauvreté extrême ; de temps en temps on aperçoit une femme dans la solitude d'une plaine immense travailler la terre. Nulle part il n'y a plus de vitrines avec étalages de marchandises, tout paraît mort. — Lorsque l'on quitte ce pays maudit pour entrer en Suisse et surtout en France, c'est le ravissement, la splendeur d'une nouvelle Terre Promise, c'est le salut, la liberté, la vie ! Gloire à Dieu et Vive la France !

M. l'abbé Ch. LAMENDIN a quitté l'Ambulance 12/13 pour être affecté au Service Météorologique R. G. Aé. *1. 3*